

L'EMBELLIE



DANS la petite maison de la Rue d'Auteuil, la vie décidément s'assombrissait. Et nul espoir qu'un rayon de soleil vînt prochainement réjouir gens et choses !

A la voir, pourtant, cette petite maison de la Rue d'Auteuil, avec son perron toujours si propre et sa vigne retombante, on ne se serait jamais douté que ses habitants fussent dans la peine, dans la désolation. On aurait plutôt pensé à quelque discrète réalisation de la maison du bonheur, telle que la montre les innocents romans illustrés dont les mamans sérieuses permettent la lecture à leurs écolières. Et même les voisins qui en voyaient sortir les hôtes, à des heures invariables, pour des raisons connues et point mystérieuses, jugeaient comme les passants moins bien informés, que la paix des existences modestes avait élu domicile dans cette maison-là.

Comme les apparences sont trompeuses ! Sans doute, on n'était pas malheureux dans la petite maison de la Rue d'Auteuil, puisqu'on s'y aimait et qu'on y aimait le Bon Dieu. Mais les préoccupations temporelles pesaient comme une menace sur toute la maisonnée.

La maisonnée, c'était le père, veuf depuis cinq ou six ans, six filles de tailles et d'âges différents, et un grand garçon qui commençait à gagner sa vie.

Tant que la maman avait été là, la joie n'avait pas quitté le foyer. On n'avait jamais été riche, mais une femme dévouée et habile est la plus grande des richesses.

Et elle était — selon le mot plein de sens de la langue populaire, — si bonne *ménagère* ! Mais le Bon Dieu l'avait prise dans un temps où on aurait eu encore tant besoin d'elle ! Lucie, la dernière, n'avait que trois ans... Depuis le père restait triste, malgré le dévouement de Marie, l'aî-